

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 27 Mai 1894.

Justice est faite!

Justice est faite!

L'infamie est consommée!

Sept de nos camarades gisent, sanglants, côte à côte, martyrs d'une Idée persécutée pour laquelle ils avaient tout sacrifié.

Sept! guillotiné, fusillés!

Il lui fallait cela, à la hideuse hyène bourgeoise, pour assouvir son besoin de sang et de vengeance! Sept cadavres!

L'égorgeement s'est fait de nuit, simultanément en Espagne et en France, à l'heure où les étoiles scintillent seules dans l'obscurité profonde. Le noir convient à la peur pour l'accomplissement des lâches besognes.

Ils sont tombés comme ils avaient vécu, en hommes courageux, le feu de la révolte animant tout leur être, fiers et hautains jusqu'au bout, en jetant, comme leurs devanciers, un suprême regard de défi et de haine à cette société sauvage, froidement cruelle, qui allait se repaître de leur agonie.

« Vive l'Anarchie! Mort à la Bourgeoisie! » se sont-ils écriés dans une dernière menace.

Et le couperet est tombé...

Et la fusillade s'est fait entendre...

La main des bourreaux a tremblé; ils s'y sont repris à deux fois pour achever leurs victimes...

Pas une protestation s'est élevée; pas un cri d'indignation n'a retenti

au spectacle de ces atrocités sans nom, à la vue de cette épouvantable tragédie!

L'humanité, souffletée dans ses plus nobles sentiments par cet acte barbare, n'a pas senti l'injure; elle s'est montrée plus vile que les bourreaux!

Ces ruisseaux de sang répandus pour elle, n'ont pas eu le don de l'émouvoir; elle est restée indifférente à l'outrage comme elle reste impassible dans la honte de son ignominieux esclavage.

Tas de lâches!

N'importe! Nous sommes seuls? nous combattons seuls!

Allons, camarades! souvenons-nous de leurs dernières paroles! Courage!

Mêlons-nous à la lutte plus ardemment que jamais, multiplions nos efforts, et surtout point de faiblesse.

Allons de l'avant, sans cesse, toujours: notre cause est juste et bonne, elle triomphera de tous les obstacles, elle vaincra en dépit de tous!

A l'œuvre!

Vive l'Anarchie!

EN EUROPE

Nous reproduisons du *Plébien*, nouveau journal de propagande anarchiste que les camarades viennent de faire paraître à Verviers, les intéressantes nouvelles qui suivent:

Le compagnon Grave, dernièrement condamné à deux ans pour la publication de son livre « La Société mourante », attend encore à Mazas, en compagnie de tous les camarades arrêtés depuis quatre mois, un second juge-

ment pour participation à une association de malfaiteurs.

La *Revue Libertaire* ne paraît plus. Tous ses rédacteurs sont arrêtés ou recherchés par la police. Ils seront poursuivis pour apologie de faits qualifiés crimes et pour outrages au chef de l'Etat.

Dans son audience du 6 avril, la cour d'assises du Brabant (Belgique) a condamné les camarades Henri Willems et Charles Heikelbroeck, le premier comme éditeur, le second comme imprimeur du *Libertaire*, à « quatre ans de prison et mille francs d'amende chacun ».

Pour ces motifs et d'autres encore, le *Libertaire* s'est vu dans la nécessité de suspendre provisoirement sa publication.

Le compagnon Chapelier, traduit devant la même cours d'assises, le 7 avril, a été condamné à un an de prison et mille francs d'amende. Son attitude a été des plus énergiques. Il a prononcé un discours démontrant l'inégalité et l'injustice dans la société actuelle. Aussi les jurés ont-ils rapporté un verdict affirmatif sur toutes les questions.

A Berlin, des anarchistes avaient placé, sur le fil téléphonique qui traverse la Sprée, non loin du pont de Schelling, une immense banderole rouge portant cette inscription: « Vive l'Anarchie! Vive la Révolution! »

On dut, pour faire disparaître cet emblème séditieux qui flottait au-dessus de la rivière, mander un détachement de pompiers et ceux-ci, faute de pouvoir atteindre directement la banderole, furent obligés de la déchirer peu à peu, à coups de jets d'eau. Ce travail dura toute la journée.

On se demande encore comment les anarchistes ont pu placer leur drapeau en cet endroit.

En Bohême, des journaux sont confisqués rien que pour avoir énuméré sans commentaires les saisies, amendes et condamnations infligées aux différents journaux.

Quant au procès de l'Omladina, voici le résumé des assertions. L'accusation de conspiration est absolument controuvée; c'est la police de Prague qui a inventé cette prétendue société secrète de

l'Omladina, et l'acte d'accusation du procureur impérial ne se base que sur les dépositions de l'agent provocateur Marva et d'un homme condamné pour vol, « quoique ces deux dépositions fussent opposées l'une à l'autre. »

Le commissaire de police appelé comme témoin prétendait ne plus se rappeler de rien et au surplus le président du tribunal ne cessait de lui répéter qu'il n'était pas obligé de répondre aux questions qui le gênaient trop.

Les témoins à charge feignaient de se trouver mal, quand ils s'embrassaient dans leurs dépositions, et le président les invitait à se retirer pour les faire échapper aux questions trop pressantes.

Le dernier jour, le président remplit la salle de gardes de police avec la baïonnette fixée au fusil, de sorte qu'il n'y avait plus de place pour les hommes de confiance choisis par les accusés, dont la loi exige formellement la présence aux débats. « Il ne manquait plus que la potence ou la guillotine. »

Vis à vis de cette situation inouïe, les péneurs et les accusés se retirèrent, et c'est en leur absence que le tribunal rendit un jugement vraiment monstrueux.

Pour avoir vendu pour un sou la chanson : « A bas les tyrans et tous les traitres ! » un accusé est condamné à trois ans de prison; un autre, pour avoir semé dans la rue des petits papiers avec des inscriptions politiques, à huit ans de prison et ainsi de suite.

Les accusés sont restés cinq mois en prison et le total des peines infligées se monte à cent vingt ans !

Paris, 7 avril. — Dans une réunion du conseil des ministres il a été continué l'examen, commencé chez le ministre de l'intérieur, des nouvelles mesures qu'il pourrait y avoir lieu de prendre contre les anarchistes.

Aujourd'hui la discussion a semblé démontrer que de nouvelles lois seraient absolument inutiles, le parquet ne parvenant pas même, en effet, à utiliser la loi votée récemment contre les associations de malfaiteurs, soit parce que les anarchistes sont vraiment des isolés, des solitaires, soit parce qu'ils évitent soigneusement de laisser la moindre trace d'une entente.

Quant à créer un délit d'opinion pour l'anarchie, le gouvernement n'ose prendre la responsabilité d'une semblable mesure, surtout parce qu'il est convaincu que les anarchistes vraiment dangereux dissimuleront leur opinion assez complètement pour qu'on ne puisse les atteindre.

Le chômage professionnel persiste en France et a augmenté pour certains métiers depuis la fermeture de la Bourse du travail à Paris.

Dans la boulangerie, 64 % des membres d'un syndicat sont inoccupés. Cette énorme proportion est attribuée à l'afflux d'ouvriers de province attirés par les bureaux de placement.

A Paris, les typographes sont au nombre de 6000 environ, et pour un seul syndicat, 15 % des adhérents sont inoccupés.

Pour les cuisiniers et les chapeliers, les chiffres sont 40 et 24 %.

La situation des ouvriers ferblantiers-soudeurs a encore empiré, car au 15 fé-

vrier 50 % du nombre total de ces spécialistes étaient sans travail.

La corporation des plombiers, couvreurs, zingueurs, qui comprend environ 16500 membres, a 60 %, soit 9600 de ses adhérents inoccupés.

Dans la corporation des tumistes, la proportion est également de 60 % pour un syndicat de 495 membres, soit 300 affiliés forcés de chômer.

Si des ouvriers manuels nous passons aux employés, nous constatons que la situation, tout en étant meilleure, est loin d'être brillante. En effet, l'un des principaux syndicats de comptables compte 22 % d'inoccupés. Ce chômage est attribué à la crise commerciale qui sévit à Paris.

Dans les départements, la situation, sans être bonne, continue à être passable. Notons cependant que la chambre syndicale des ouvriers en tissus de Rehel (Ardennes) écrit que deux tiers des métiers sont arrêtés.

Le syndicat de tisseurs à la main de Panisières (Loire), groupant 2500 membres, compte 1625 chômeurs. Cet arrêt est attribué à la baisse des soies.

MOUVEMENT SOCIAL

Après Xérés et ses quatre suppliciés, après Pallas : Codina, Archs, Cerezuela, Sogas, Sabat et Bernat, en Espagne. Après Ravachol et Vaillant : Emile Henry, en France !

La Bourgeoisie, par cette septuple exécution a cru à tout jamais étouffer la grande voix de la Révolte qui montait menaçante des profondeurs de la plèbe.

Elle a voulu faire un exemple terrible, dominer par la terreur, courber les masses sous la menace de ces châtiments effroyables. Peine perdue, il n'est plus temps. Ni la prison, ni les chaînes, ni le peloton d'exécution pourront empêcher l'œuvre de Justice commencée de poursuivre sa route. Le sang versé féconde l'idée révolutionnaire, elle ne la tue pas. Elle a cru conjurer le péril en tranchant les têtes de nos amis, elle pourra s'apercevoir bientôt qu'elle s'était trompée.

Par suite de la grève des mineurs du Nord-Amérique, le manque de charbon devient général dans tout le pays.

L'exploiteur Carnegie s'est vu forcé de fermer ses usines ainsi qu'un grand nombre d'autres industriels. Les chemins de fer sont sur le point de suspendre leur trafic pour le même motif.

C'est, jusqu'à présent, le plus clair résultat obtenu par les mineurs.

Ce n'est pas encore une solution.

Grèves qui finissent :

Les charpentiers et menuisiers de Vienne, ainsi que les mineurs de la Moravie, ont repris le travail.

Il va sans dire que les patrons n'ont fait droit à aucune de leurs réclamations. Ils se contentent de leur permettre de

revenir à l'attache et les ouvriers leur en sont bien reconnaissant.

Triste, triste !

Ainsi que nous le prévoyions dans notre dernier numéro, le Congrès des délégués mineurs tenu à Berlin s'est dissout sans qu'aucune décision importante ait été prise.

Comme dans tous les Congrès d'ouvriers qui se sont succédés jusqu'ici, on a ergoté beaucoup, on s'est engueulé ferme et finalement on s'est séparé après force votation sur des ordres du jour tous plus stupides les uns que les autres.

De toute cette dépense de salive il en est résulté la prise en considération de l'inévitable journée de 8 heures.

Une belle tautologie, ma foi !

Pendant que des têtes de révolutionnaires tombent, que nos amis sont arrêtés, emprisonnés, persécutés sur l'ordre des gouvernants pris de peur, les grands chefs du parti socialiste ne savent quelles platitudes faire pour se concilier les bonnes grâces de l'autoritarisme impérial, quelles courbettes exécuter devant les maîtres du jour.

C'est ainsi que, sur l'ordre de la police, la manifestation qu'ils avaient projeté pour aujourd'hui, 27 Mai, devant la fosse des fédérés fusillés en 71, se fera sans le développement habituel du drapeau rouge, l'emblème révolutionnaire.

Se dispenser de la permission de la préfecture de police ? Ils n'y ont même pas songé. MM. les socialistes sont bien trop obéissants et soumis.

Que vont-ils faire sur la tombe des mitraillés de la Semaine Sanglante, de ceux qui sont tombés sur les barricades en luttant contre la réaction versaillaise, eux, les alliés de toutes les réactions, de tous les compromis ?

Y montrer leur lâcheté ?

Ils auraient pu éviter de l'aller promener dans l'enceinte où reposent les héros qui tombèrent sous les coups de ceux devant lesquels — eux, socialistes — s'aplatissent aujourd'hui.

L'Expiation

Voici l'article pour lequel notre camarade Lucien Pemjean, de la *Revue Libertaire*, a été arrêté. Ecrit après l'exécution de Vaillant, il fut immédiatement poursuivi pour outrages envers le président Carnot :

Deux nuits de suite, jusqu'à trois heures du matin, j'ai fait résolument les cent pas dans la visqueuse et froide humidité de la place de la Roquette. Non qu'une glauque curiosité m'attirât sur le lieu du supplice : je n'avais jamais, jusqu' alors, éprouvé le désir de voir tomber une tête.

Mais si le meurtre de l'Homme est un spectacle qui ne me tente nullement, il n'en est pas de même du baptême sanglant de l'idée, du rouge sacre d'une Foi.

Je voulais, pour les combats futurs,

m'imprégner les yeux et la pensée de la suprême lâcheté du crime social et de la haute allure, devant la mort, de la révolte indomptée.

Ce sont là des souvenirs qui enhardissent à l'attaque et soutiennent dans la détresse. Il est bon de les garder serties, bijoux rares, dans les griffes de la pensée.

Je venais m'enrichir de ce trésor.

Mais quand, la troisième nuit, de bonne heure, je vis arriver le fourgon, les gens d'armes et les bois de justice de notre justice de bois ; quand commencent, à la blême lueur des gas, les sinistres préparatifs de l'assassinat légal, une rage bondit en moi et je sentis que je ne serais pas assez fort pour rester impassible devant l'acte infâme.

Que faire ? Des idées folles m'envahiraient le cerveau. Jeter un cri de protestation, amener la foule irritée, arracher les honnêtes pavés de la rue et lapider l'ignoble Veuve aux bras maigris, me parut un instant chose facile. Mais ce ne fut qu'un éclair de démente. Je me rendis vite compte de la navrante réalité ; et, de crainte de ne pouvoir, au moment fatal, maltraiter un trisson téméraire, je me laissai entraîner, le cœur broyé, loin de la place lugubre où l'aube allait éclairer la superbe fin du rebelle.

Aujourd'hui Vaillant dort, au champ des guillotinés, devenu pour lui le champ d'honneur, du sommeil calme et fier du vibrant qui s'est dressé, au nom du Bien et du Beau, contre la formidable organisation habituelle du Mal et du laid.

Nous ne sommes ni des mystiques névrosés, ni de sots idolâtres de la dépolluie humaine. Le vain culte des morts stupéfié notre intellectualité. Mais, en la circonstance, il ne nous déplaît pas de voir la tombe de notre ami visitée chaque jour par une foule de plus en plus nombreuse et recueillie.

Et c'est une consolation, en même temps qu'une première revanche, que d'entendre les naïves réflexions des femmes et des hommes du peuple, qui viennent y déposer, simple et touchant hommage, des palmes, des lauriers et des fleurs.

La raison pure et du bon, mais nous estimons que, surtout en matière de protestation et de lutte contre l'iniquité, il convient de faire la part du sentiment. N'est-ce pas de lui, d'ailleurs, qu'émanent les plus sublimes envoies vers l'éternel idéal de Justice et d'Art ? Et l'autre, maintenant, l'oiseau funèbre, celui qui pouvait retenir le couteau et qui, cruellement, l'a laissé tomber, de quel sommeil dort-il, celui-là ?

Il est aisé de le deviner.

Constamment, sans répit, une horrible vision hante ses rêves ; mais ce n'est pas le remords qui lui suggère.

Insensible et sec comme un montant de guillotine, tranchant et mécanique comme le couperet, il fonctionne avec une automatique correction, sourd aux conseils du cœur comme aux reproches de la conscience.

Et cependant ses nuits sont agitées ; d'affreux cauchemars le suffoquent. Que dis-je ? Même en plein jour, au milieu des siens, de subites terreurs l'envahissent, son glabre masque se décompose, et ses regards se promènent avec angoisse autour de lui.

C'est qu'il songe, le malheureux, aux dernières paroles de sa victime.

— Je serai vengé ! a prophétisé le condamné à mort.

Et l'oiseau funèbre, se rappelant le genre de mitraille dont Vaillant avait chargé sa bombe, va, sombre, convulsé, et murmurant parfois avec épouvante :

— Un clou chasse l'autre !

Lucien Pemjean.

Les punaises sociales

Il y a des gens qui ne font l'effet de punaises, parce qu'ils vivent en parasites sur le corps social qu'ils exploitent, en répandant le mauvais air alentour.

Je regrette de ne pas avoir demandé à un certain nombre de littérateurs et d'artistes quelle est leur impression quand ils passent à côté de la Boue, au moment où ce temple moderne gorgé de prêtres crasseux.

Quant à moi, cet édifice me semble alors une grande chambre noire et triste dont les murs seraient encombrés de punaises.

Les mêmes punaises, je les retrouve assises dans les cabinets somptueux des maisons de banque, dans les officines des agents de change, dans les bureaux de placement des domestiques, partout enfin où règnent l'exploitation et le vol légal.

En France, le roi de ces exploitateurs est M. de Schwinkelkaiser 1^{er} ; quant aux autres pays, chacun a son Schwinkelkaiser à lui, la punaise en chef, la plus riche et la plus maligne de toutes.

Armée des punaises sociales, toi dont le veau d'or est le dieu et tout honnête homme l'ennemi, je ne te hais même pas ; tu n'en es pas digne, ô *Internationale* des mains crochues ! Je t'envoie à travers ces lignes un crachat public, symbole de mépris, voilà tout. Mais prends garde ! Si je ne fais que te mépriser, moi, il y en a d'autres qui te haïssent, ceux qui crèvent de faim pendant que tu étales sans pudeur les richesses que tu as volées. Et ceux-là sont légion, une légion terrible, qui te demandera un jour raison de tes actes ignobles.

Les sanglots de ces malheureux montent toujours plus haut. Je les entends et je frémis de leur douleur. Mais quand ces sanglots s'étoufferont du coup dans un cri de rage, garde à toi, association d'exploiteurs. Ceux qui pleurent aujourd'hui deviendront justiciers, et ton règne finira par un flux de sang !

Ce sera du sang de punaises.

Victor Joze.

L'Amour libre

Que signifie donc cette appellation : l'Amour libre ? J'avoue ne pas la comprendre ou n'y voir qu'un pléonasme. Je crois qu'elle a été créée par opposition à l'amour conjugal qui est l'amour

forcé, l'amour hypocrite ou plutôt qui n'est pas l'amour.

Certainement l'amour libre convient à notre tempérament, il est même le seul qui lui convienne : celui qui ne lui convient pas du tout c'est l'amour conjugal. Le mariage est un pacte dont l'observation devient un devoir réciproque entre les deux conjoints ; or, où il y a obligation il ne peut y avoir plaisir ; autrement dit, l'amour finit où le devoir commence.

L'institution du mariage est appelée à disparaître parce qu'elle est l'œuvre de législateurs ramollis et égoïstes qui n'ont en vue que d'empêcher les jeunes gens de leur souffler leurs femmes. C'est une cause de crimes, de vices, de malheurs et d'adultères que l'union libre seule fera disparaître. Que de gens ont passé une vie malheureuse pour n'avoir pas osé violer aux yeux du monde cette convention stupide !

Tout est affaire d'entraînement ou d'éducation ; il est à prévoir que dans cent ans on ne parlera du mariage que comme d'une chose profondément immorale.

Anatole Baju.

Nous avons reçu, trop tard pour être publié, une réponse à la dernière *Tribune libre* de M. Rusmo.

Elle paraîtra dans notre prochain numéro.

La guerre

Quand je songe seulement à ce mot, la guerre, il me vient un effarement comme si l'on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre nature.

Quand on parle d'anthropophages, nous sourions avec orgueil en proclamant notre supériorité sur ces sauvages ! Quels sont les sauvages, les vrais sauvages ? Ceux qui se battent pour manger les vaincus ou ceux qui se battent pour tuer, rien que pour tuer ?

Les petits lignards qui courent là-bas sont destinés à la mort comme les troupeaux de moutons que pousse un boucher sur les routes.

Ils iront tomber dans une plaine, la tête fendue d'un coup de sabre ou la poitrine trouée par une balle, et ce sont des jeunes hommes qui pourraient travailler, produire, être utiles.

Leurs pères sont vieux et pauvres ; leurs mères qui pendant vingt ans, les ont aimés, adorés comme adorent les mères, apprendront dans six mois ou un an peut-être, que le fils, l'enfant, le grand enfant élevé avec tant d'amour, fut jeté dans un trou comme un chien crevé, après avoir été éventré par un boulet et piétiné, écrasé, mis en bouillie par les charges de cavalerie.

Pourquoi a-t-on tué son garçon, son beau garçon, son seul espoir, son orgueil, sa vie ? Elle ne sait pas. Oui, pourquoi ?

La guerre !... se battre !... égorger !... massacrer des hommes !... Et nous avons aujourd'hui, à notre époque, avec

notre civilisation, avec l'étendue de science et le degré de philosophie où l'on croit parvenu le génie humain, des écoles où l'on apprend à tuer, à tuer de très loin, avec perfection, beaucoup de monde en même temps, à tuer de pauvres diables d'hommes innocents, chargés de famille et sans casier judiciaire.

Et le plus stupéfiant, c'est que le peuple ne se lève pas contre les gouvernements !

Quelle différence y a-t-il donc entre les monarchies et les républiques ? Le plus stupéfiant, c'est que la société tout entière ne se révolte pas à ce seul mot de guerre.

Ah ! nous vivons toujours sous le poids des vieilles et odieuses coutumes, des criminels préjugés, des idées féroces de nos barbares aïeux, car nous sommes des bêtes, nous resterons des bêtes que l'instinct domine et que rien ne change.

N'aurait-on pas honni tout autre que Victor Hugo qui eût jeté ce grand cri de délivrance et de vérité ?

Aujourd'hui, la force s'appelle la violence et commence à être jugée ; la guerre est mise en accusation. La civilisation, sur la plainte du genre humain, instruit le procès et dresse le grand dossier criminel des conquérants et des capitaines. Les peuples en viennent à comprendre que l'agrandissement d'un forfait n'en saurait être la diminution ; que si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut pas être la circonstance atténuante ; que si voler est une honte, envahir ne saurait être une gloire.

Ah ! proclamons ces vérités absolues, déshonorons la guerre !

Vaines colères, indignation de poète. La guerre est plus vénérée que jamais. Un artiste habile en cette partie, un massacreur de génie, M. de Moltke, a répondu un jour, aux délégués de la paix, les étranges paroles que voici :

« La guerre est sainte, d'institution divine ; c'est une des lois sacrées du monde ; elle entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentiments : l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage, et les empêche, en un mot, de tomber dans le plus hideux matérialisme. »

Ainsi, se réunir en troupeaux de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit sans repos, ne penser à rien, ni rien étudier, ni rien apprendre, ni rien lire, n'être utile à personne, pourrir dans la saleté, coucher dans la fange, vivre comme des brutes dans un hébètement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres, avoir les bras ou les jambes emportés, la cervelle écrabouillée sans profit pour personne, et crever au coin d'un champ, tandis que vos vieux parents, votre femme et vos enfants meurent de faim : voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme !

Les hommes de guerre sont les fléaux du monde. Nous luttons contre la nature, l'ignorance, contre les obstacles de toutes sortes, pour rendre moins dure notre misérable vie.

Des hommes, des bienfaiteurs, des

savants, usent leur existence à travailler, à ce qui peut aider, ce qui peut secourir, ce qui peut soulager leurs frères.

Ils vont, acharnés à leur besogne utile, entassant les découvertes, agrandissant l'esprit humain, élargissant la science, donnant chaque jour à l'intelligence une somme de savoir nouveau, donnant chaque jour à leur patrie du bien-être, de l'aisance, de la force.

La guerre arrive. En six mois les généraux ont détruit vingt ans d'efforts, de patience et de génie.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme !

Nous l'avons vue, la guerre. Nous avons vu les hommes redevenus des brutes, affolés, tuer par plaisir, par terreur, par bravade, par ostentation. Alors que le droit n'existe plus, que la loi est morte, que toute notion du juste disparaît, nous avons vu fusiller des innocents trouvés sur une route et devenus suspects parce qu'ils avaient peur.

Nous avons vu tuer des chiens enchaînés à la porte de leurs maîtres pour essayer des revolvers neufs, nous avons vu mitrailler par plaisir des vaches couchées dans un champ, sans aucune raison, pour tirer des coups de fusil, histoire de rire.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Entrer dans un pays, égorger l'homme qui défend sa maison parce qu'il est vêtu d'une blouse et n'a pas de képi sur la tête ; brûler les habitations de misérables qui n'ont plus de pain, casser des meubles, en voler d'autres, boire le vin trouvé dans les caves, violer les femmes trouvées dans les rues, brûler des millions de francs en poudre, et laisser derrière soi la misère et le choléra.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Qu'ont-ils donc fait pour prouver même un peu d'intelligence, les hommes de guerre ? Rien. Qu'ont-ils inventé ? Des canons et des fusils. Voilà tout.

L'inventeur de la brouette n'a-t-il pas plus fait pour l'homme par cette simple et pratique idée d'ajuster une roue à deux bâtons, que l'inventeur des tortifications modernes ?

Que nous reste-t-il de la Grèce ? Des livres, des marbres. Est-elle grande parce qu'elle a vaincu ou parce qu'elle a produit ?

Est-ce l'invasion des Perses qui l'a empêchée de tomber dans le plus hideux matérialisme ?

Sont-ce les invasions des barbares qui ont sauvé Rome et l'ont régénérée ?

Est-ce que Napoléon I^{er} a continué le grand mouvement intellectuel commencé par les philosophes à la fin du dernier siècle ?

Eh bien, oui, puisque les gouvernements prennent ainsi le droit de mort sur les peuples, il n'y a rien d'étonnant à ce que les peuples prennent parfois le droit de mort sur les gouvernements.

Ils se détendent. Ils ont raison. Personne n'a le droit absolu de gouverner les autres.

Guy de Maupassant.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

D., 0.20 — G., 0.15 — X., 0.15 — D., 0.40 — A.D., 0.20 — P., 1 — D., 1 — L., 0.50 — Un groupe de jeunes Belges, 4 — D.C., 1.80 — X., 1.50 — F. J., 2 — X., 5. — Total : 17 \$ 90.

A ce jour : 233.70 \$.

L. D. (Bruxelles), 6 piastres en timbres poste.

M. N. (Clapton Park, Londres), une lire.

PETITE CORRESPONDANCE

L. D., à Bruxelles. — Reçu lettre, timbres et journaux. Merci. Envoyons numéros 1 demandés. Par même courrier écrivons.

M. N., à Clapton Park, Londres. — Avons reçu lettre et envoi. Merci. Avons remis au comp. F. N. lettre pour lui. « Demoliano », « Oprimido » et celui du Rosario ne paraissent plus. Envoyons collection « Liberté » 93 et numéros parus de l'actuel. N'avons pu nous procurer exemplaires des disparus.

J. Baux, ville. — Nous avons reçu avis à la casilla du journal d'une lettre certifiée arrivée à votre nom. Nous tenons à votre disposition le bulletin postal. Faire connaître votre adresse.

BIBLIOTHÈQUE DE « LA LIBERTÉ »

PIERRE KROPOTKINE :

Le Saliariat.....	0.10
L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste.....	0.10
L'Agriculture.....	0.10
Un Siècle d'attente.....	0.10
La grande Révolution.....	0.10

ELISÉE RECLUS :

Evolution et Révolution.....	0.10
Les Produits de l'Industrie.....	0.10

MICHEL BAKOUNINE :

Dieu et l'Etat.....	0.60
---------------------	------

JEAN GRAVE :

La Société au lendemain de la Révolution.....	0.60
---	------

MALATESTA :

Entre Paysans.....	0.10
Les Prisons.....	0.10
La Loi et l'Autorité.....	0.10
Esprit de Révolte.....	0.10

Années 90-91, 91-92, 92-93 de la « Révolte », relié. — Prix : 5 \$ chaque. Supplément littéraire, complet, deux volumes cartonnés. — Prix : 6 \$ chaque.

Nous avisons les personnes qui désireraient avoir la collection complète de LA LIBERTÉ parue dans le commencement de l'année 1893, que nous la tenons en vente au prix de \$ 2.50.

Faire directement les demandes par la poste : Casilla del correo 759.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Lorrea, Libertad, Lavalle, Viamonte. Constitution et Once de Setiembre, ainsi qu'à la librairie de la rue Esmeralda 673. Le demander également aux crieurs.